

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vivre grande

Denise Desautels

Number 74, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desautels, D. (1994). Vivre grande. *Lettres québécoises*, (74), 7–8.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Vivre grande

Dans le café de la galerie, elle a ajouté aux notes du carnet vert :

«Mon Héroïne a envie de vivre grande

Consciente que c'était là que commençait la transgression.»

Gail Scott

«Et si dans tout cela il ne s'agissait que de se tenir compagnie.»

Marcel Labine

AUTO PORTRAIT
Denise Desautels

CETTE ANNÉE-LÀ, SUR LE PLATEAU MONT-ROYAL, j'étais une petite fille de cinq ans qui n'avait rien d'une héroïne. Sinon que je vivais et grandissais dans un monde clos où le temps était bizarrement scandé autant par la mort que par l'amour. Entre deux morts familières — elles ont été si nombreuses à ce moment-là —, on s'épanchait autour de moi, puis on me berçait. Une enfant heureuse ! Le mot «mort» à peine murmuré, on faisait tout pour amadouer les mauvais rêves, on priait, on chantait, on parlait de voyage, de «l'âme voyageuse» de ceux qui partaient et qu'on retrouverait un jour. L'enfant heureuse aura, plus tard, à faire son deuil de toutes ces âmes empilées, l'une après l'autre, dans quelque recoin de sa mémoire, de toutes ces âmes qui, avec le temps, auront fini par envahir tout l'espace et par marquer d'une ombre tout ce qui s'approchait d'elles. Mais cela n'avait pas été prévu.

Je me souviens d'avoir pleuré en lisant, pour la première fois, le poème de Nelligan «Devant deux portraits de ma mère»; en lisant aussi la plupart des poèmes du *Tombeau des rois*. À la fin des années cinquante, je dévorais tous les livres, enfin tous ceux que je pouvais trouver à la bibliothèque paroissiale, et j'associais, malgré moi, la littérature et les larmes. Je ne comprenais pas alors que c'était la vie elle-même, aux prises avec ces âmes envahissantes, emprisonnées dans ma mémoire, qui s'insurgeait. Chaque livre dans lequel j'entrais me ramenait vers elle, à mon insu, m'en insufflait la nécessité et le désir. J'ai mis beaucoup de temps à reconnaître que ce désir avait un nom dont on m'avait cependant appris, enfant, à me méfier, qu'il était, en fait, une... passion. À la fin des années cinquante, une peur diffuse recouvrait ma passion et me protégeait contre tous les emballements.

Aujourd'hui, je n'ai plus que ce mot à la bouche pour parler des livres que j'aime, des écrivains et des écrivaines — des poètes surtout — qui stimulent à la fois mon émotion, ma pensée et mon écriture, de la langue avec laquelle, heureusement, jamais rien ne va de soi, de la voix, de la vie. De la vie surtout, avant toute autre chose. Car j'ai mis beaucoup de temps à le reconnaître : je porte en moi une héroïne qui a

envie de vivre grande et de propager partout sa ferveur. Mais, malgré cet enthousiasme un peu fou, je garde une conscience aiguë de ma fragilité, des «forces obscures» que je sens en moi et dont parlait Anne Hébert, du temps qui file en écorchant certains rêves au passage, des désespoirs que je côtoie jour après jour, des petites fins du monde égarées parmi de plus grandes devant lesquelles on ne peut pas fermer les yeux, des urgents besoins de consolation, des cris, des plaintes, des essoufflements. En fait, je crains toujours le pire, les marécages, bien que je ne les fuie pas, que je me tienne même tout près d'eux, à cause de ma passion pour l'archéologie.

L'écriture me ramenant sans cesse vers quelque obsédante lucidité, j'ai le goût de reprendre à mon compte ces mots de Jean-Paul Daoust : «On n'écrit pas avec désinvolture.» Peut-être écrit-on simplement pour ne pas s'abandonner à soi-même — tout en se rapprochant de soi — et ne pas abandonner le monde à lui-même; pour que surgisse parfois une œuvre, com-



A U T O P O R T R A I T



me une éclaircie, qui donne du sens au fait d'être là, vivants et vivantes en sursis et le sachant, qui nous donne du souffle, de l'élan — j'allais dire : des ailes. On écrit avec une vrille dans les mains, qui perce les surfaces sous lesquelles se sont entassées laideurs et splendeurs. On écrit avec le projet de ne pas en rester là, de mettre un peu d'ordre — même si l'ordre devait être éphémère — dans ce chaos de petites et grandes désaffections qui obscurcissent les mouvements de la tendresse.

Je suis toujours fascinée par les œuvres littéraires ou artistiques qui vont et viennent entre l'opacité et la transparence, désencombrant les paysages et réclament de moi que je vive et pense avec plus d'acuité, d'exigence, de ferveur, avec la conscience aussi de mon «insoutenable légèreté». J'aime bien cette image — paradoxale sans doute — qui m'habite alors : une belle humanité se déplace naturellement, quelques centimètres au-dessus du sol, pendant que la Terre tourne autour d'elle, avec plus de lenteur, de douceur, devenant ainsi presque habitable. «Il faut des urgences pour ne pas mourir, pour passer dans le clan des sirènes et des aurores boréales», écrivait Nicole Brossard, il y a déjà plusieurs années. Certains jours, une phrase comme celle-là réussit à déplacer mon inquiétude, à me convaincre de l'existence d'une petite lumière égarée dans des galeries souterraines et de l'urgence d'aller vers elle, même à tâtons.

Je repense ici à ces quelques mots extraits de *La danse des marches* d'Anne-Marie Alonzo : «un arrêt de mouvement arrêt de musique tire et pousse et tire donne des ailes fait ronde et danse fait croyance de mouvement» ou encore à ceux-ci : «tes bras s'élèvent tu te tires vers le haut tout ton corps te tire tu montes montes et monter te soûle». Quelle belle utopie ! C'est avec elle que j'entre dans l'écriture. C'est avec elle, il me semble, que nous y entrons, tous et toutes, la modulant différemment les uns les autres, bien sûr, la laissant s'installer à sa guise dans la langue au gré des exigences qui l'animent, la laissant détourner les phrases de leur cours normal, la laissant imposer la précision et l'exactitude — dont parle si brillamment Italo Calvino dans ses *Leçons américaines* — qui donneront à la fois du poids et de l'élan au texte que nous sommes en train de travailler, au rythme des quelques obsessions qui sont les nôtres et vers lesquelles nous revenons inlassablement d'un livre à l'autre. Je repense également à cette «recherche de la langue parfaite» dont parle Umberto Eco, puisqu'elle participe, elle aussi, d'une utopie.

Mais peut-être est-ce la peur de la répétition, de la pure et simple reprise de mes obsessions d'un livre à l'autre, dans une langue déjà éprouvée, qui m'a amenée à m'approcher des arts visuels, puis à tourner, d'une manière presque obsessionnelle, autour de certaines œuvres. Sans les gestes amples, parfois démesurés, de Francine Simonin, sans *La salle de classe* d'Irene F. Whittome, sans les lits, les tables ou les fusils de Michel Goulet, sans les cimetières à la fois étranges et familiers de Jocelyne Allouche, sans le coffre devenu tombeau ou *Island*, pour la circonstance, et les sphères de Martha Townsend, sans les corps suspendus dans le vide, se supportant parfois les uns les autres, de Betty Goodwin, sans les *Vues de Tolède* et les petites pierres tombales à la dérive de Peter Krausz, mon écriture se serait figée dans des paysages trop coutumiers. Et, cela va de soi, ma vie aussi. J'aurais été sans ressource devant mon propre désarroi. Je me serais mise à radoter — parce que c'est rassurant —, en passant à côté des coïncidences et des fulgurances que génèrent les complicités.

Car, pour déjouer ma nature sensible au bercement, j'ai sans cesse besoin d'être confrontée à des univers autres que le mien afin que la transgression — dont parle Gail Scott en épigraphe à ce texte —, à laquelle je tiens farouchement malgré tout, se poursuive; afin que ça s'ouvre en moi et tout autour, et que j'aie envie de prendre pleinement part à cette ouverture. Et cela, malgré les doutes qui accaparent, le plus souvent, une grande partie de mon énergie parce qu'ils ont le don de se disséminer partout, dans les gestes, les émotions, les pensées, le travail... La mort rôde toujours quelque part, au dedans comme au dehors. Pourtant, je ne m'y suis jamais habituée. C'est sans doute à cause d'elle aussi que je suis venue à l'écriture et que je fais miennes ces lignes de Paul Chanel Malenfant :

Par cœur, et de toutes parts et de toutes peaux, le poème se déploie du côté du cœur; répète que la matière de l'âme tout entière réside dans la diction de l'alphabet, dans le son de l'anémone, que l'âme de la matière tout entière se goûte dans la bouche des coquillages, là où la mort est dite : en voie de disparition.

Pour ceux et celles qui sont à la recherche d'originalité et de rigueur!
Pour ceux et celles qui veulent être à la fine pointe de l'information culturelle!
Pour ceux et celles qui veulent en savoir plus long sur tout ce qui concerne les événements culturels de prestige ou d'avant-garde!
Soyez parmi les abonnés des revues culturelles!

SOINÉP

815, rue Ontario Est

Société

Bureau 202

de développement

Montréal (Québec)

des périodiques

H2L 1P1

culturels

Tél.: (514) 523-7724

québécois

Télec.: (514) 523-9401